

Anna von Lieben

(1847-1900)

39

Anna von Lieben, née baronne Anna von Todesco, venait d'une famille de l'aristocratie juive de Vienne. Son père, le banquier Eduard von Todesco, descendait d'Ahron Hirsch Todesco, un marchand de soie du ghetto de Presbourg qui avait fait fortune à la fin du XVIII^e siècle avant de venir s'installer à Vienne. Du côté de sa mère Sophie, Anna était apparentée aux Gomperz, aux Auspitz et aux von Wertheimstein, trois autres familles de la grande bourgeoisie juive viennoise.

Les Todesco menaient grande vie. Sophie von Todesco tenait salon dans le luxueux palais que son mari et elle s'étaient fait construire en face du nouvel opéra de Vienne (ce palais existe toujours). Tout comme dans le salon de sa sœur Josephine von Wertheimstein (née Gomperz), on y croisait le Tout Vienne de la politique, de la finance et des arts : Johannes Brahms, Franz Liszt, les deux Strauss, les peintres Hans Makart et Franz von Lenbach, le sculpteur Viktor Tilgner et bien d'autres encore. Parmi les tout proches, il y avait le philologue Theodor Gomperz (le frère de Sophie et de Josephine) et sa femme Elise, le philosophe Franz Brentano, le poète Hugo von Hofmannsthal, le psychiatre Theodor Meynert, le physiologue Ernst Fleischl von Marxow et Josef Breuer, le médecin des familles Todesco, Gomperz, von Wertheimstein et Auspitz. L'été, lorsqu'il faisait trop chaud à Vienne, on se réfugiait dans la Villa Todesco, une vaste et non moins luxueuse maison dans leBrühl. Partout, une armée de domestiques en uniforme.

40

Les enfants étaient entourés de gouvernantes et de tuteurs. Anna, à l'instar de son frère et de ses sœurs, étudia le français et l'anglais, ainsi que la peinture et la musique. Très tôt, elle se mit à peindre et à écrire des poèmes (un recueil fut publié par ses parents et amis après sa mort). Très tôt, aussi, elle manifesta des signes d'instabilité psychique, tout comme d'ailleurs d'autres membres de sa famille maternelle (son arrière-grand-mère Rosa Auspitz, son oncle Theodor Gomperz et sa femme Elise, Josephine von Wertheimstein et sa fille Franzl présentaient tous des signes de névrose, voire de psychose). Depuis l'âge de seize ans, elle était affligée de troubles "nerveux" de toutes sortes. Son état s'était quelque peu amélioré après son mariage en 1871 avec le banquier Leopold von Lieben, ainsi que durant ses cinq grossesses, mais très vite les symptômes étaient revenus : névralgie faciale (tout comme Bertha Pappenheim, qu'elle connaissait vraisemblablement à travers Theodor et Elise Gomperz), douleurs dans les pieds qui la clouaient dans sa chaise longue, migraines, absences, sautes d'humeur, crises de nerfs. Hugo von Hofmannsthal, qui en 1895 avait commencé un "Roman de la vie intérieure" (jamais terminé) sur la famille Todesco, écrivait qu'Anna von Lieben était "animale", "sensible" et "à moitié folle".

Faute de mouvement et à force d'engouffrer des plats délicats, elle devint obèse. Pour maigrir, elle suivait de temps à autre un régime très strict à base de champagne et de caviar. Elle vivait la nuit et personne ne savait jamais dans la famille quand elle allait émerger durant la journée. Grande joueuse d'échecs, elle avait engagé un joueur professionnel pour qu'il se tienne constamment à disposition durant la nuit pour le cas où

il lui viendrait l'envie d'engager une partie. Il lui arrivait de faire des razzias dans les magasins de tissus, les forçant à rester ouverts après l'heure de fermeture afin qu'elle puisse satisfaire sa passion des belles étoffes. Elle était aussi morphinomane depuis son adolescence. Lassé, son mari prit une maîtresse.

Après avoir vécu un temps dans le palais Todesco, les von Lieben emménagèrent en 1888 dans un immeuble construit pour la famille Auspitz où vivait également leur beau-frère le philosophe Franz Brentano, qui avait épousé Ida von Lieben, la soeur cadette de Leopold. On dut y installer un ascenseur pour véhiculer la corpulence d'Anna. L'immeuble, sis 6 Oppolzergasse, se trouvait à cinq minutes à peine du 8 Maria Theresienstrasse où habitait Freud, ce qui était bien pratique lorsque celui-ci était appelé en urgence pour calmer une éruption d'Anna. Freud était en effet devenu en 1887 le "médecin des nerfs" d'Anna von Lieben, sous la supervision de Breuer. Anna von Lieben avait auparavant été traitée à plusieurs reprises à Paris par Jean-Martin Charcot, le "Napoléon des névroses", et le fait que le jeune Freud ait pu se recommander de ce dernier (voire être recommandé par lui ?) avait sans doute joué en sa faveur. Henriette Motesiczky von Kesseleökeö, la fille d'Anna, devait raconter plus tard à Kurt Eissler, le Secrétaire des Archives Freud, qu'à chaque fois qu'elle revenait d'une visite chez Charcot, sa mère ne parlait plus qu'en français.

Anna von Lieben devint vite la patiente la plus importante de Freud — sa *prima donna*, comme il l'écrit dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess —, ainsi que sa principale source de revenus. Anna von Lieben demandait une attention de tous les instants, jour et nuit, et Freud était pour ainsi dit de garde en permanence, y compris pendant les vacances où il allait lui rendre visite dans le Brühl. Durant

l'automne 1888, il commença à utiliser l'hypnose sous forme de suggestion directe. Les résultats furent décevants, car les symptômes revenaient toujours. En juillet 1889, Anna von Lieben l'accompagna à Nancy pour se faire hypnotiser par Hippolyte Bernheim, le grand maître de la psychothérapie suggestive, après quoi il semble qu'ils allèrent séparément à Paris, elle pour consulter une fois de plus Charcot, lui pour assister à un congrès sur l'hypnotisme.

De retour à Vienne à l'automne, Freud entreprit de lui faire revivre systématiquement sous hypnose les différents traumatismes censés être à l'origine de ses symptômes. C'était la fameuse "méthode cathartique" que Breuer et lui-même devaient présenter quelques années plus tard dans les *Études sur l'hystérie*, où Anna von Lieben est décrite sous le nom de "Cäcilie M." : "[...] à partir de ce moment-là, elle revécut, en près de trois ans, tous les traumatismes de sa vie — depuis longtemps oubliés, croyait-elle, et pour plusieurs d'entre eux jamais remémorés du tout —, accompagnés de souffrances épouvantables et du retour de tous les symptômes qu'elle avait eus."

Freud venait une ou deux fois par jour pour calmer les crises de sa patiente en l'hypnotisant et lui faisant "abrégir" ses souvenirs traumatiques. Ces reviviscences, qui étaient accompagnées de cris et de mouvements violents, devaient forcément être très impressionnantes pour l'entourage. Selon Henriette Motesiczky, les enfants von Lieben appelaient Freud "*der Zauberer*" : c'était le "magicien" qui surgissait à toute heure du jour et de la nuit pour mettre leur mère en transe et procéder à d'étranges rituels. Freud, dans les *Études*, mentionne qu'il lui arrivait de "hâter la fin de l'accès par l'administration de moyens artificiels" — une allusion discrète aux injections de morphine qu'il lui faisait pour satisfaire son addiction. D'après Henriette Motesiczky, l'explication des constantes crises

de sa mère et de la temporaire efficacité des abréactions provoquées par son médecin : “Allons donc, la seule chose qu’elle attendait de lui était la morphine. Et quand il lui en avait donné assez, elle l’avait à la bonne, vraisemblablement.” La fameuse cure cathartique était en fait une cure morphinique.

La famille von Lieben devint de plus en plus sceptique à l’égard de Freud, qui à leur avis aggravait l’état de la patiente plutôt qu’il ne l’aidait. À Eissler qui lui demandait en 1972 si les membres de la famille aimaient bien Freud, Henriette Motesiczky répondit sans ambages : “Non. [...] Nous le haïssions tous. [...] Elles [mes sœurs] disaient toujours : “Il ne lui fait pas du bien.” Ce sentiment était partagé par l’oncle Theodor Gomperz, qui observait de son côté les effets de la cure hypnotico-cathartique de Freud sur sa femme Elise, et on peut penser que les commentaires allaient bon train dans le milieu familial. À l’automne 1893 ou un peu avant, Leopold von Lieben décida de mettre un terme au traitement de Freud. Celui-ci avait duré près de six ans et n’avait apporté aucune amélioration durable.

Le 31 octobre 1900, Anna von Lieben mourut dans son bain d’un arrêt cardiaque. Elle avait cinquante-trois ans. Bien plus tard, sa petite-fille, la peintre expressionniste Marie-Louise von Motesiczky, montra à son analyste Paul Federn un journal tenu par Anna durant son traitement avec Freud. Federn l’avait montré à son tour à Freud, que cela avait “beaucoup amusé”. Dans un poème intitulé “Histoire de cas”, Anna von Lieben avait écrit :

*La jeunesse qui a été trop tôt enterrée
Doit reprendre vie encore une fois
Encore une fois aspirer l’air
Afin de sombrer à tout jamais.*

Compte rendu de l’ouvrage :

<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1969>